Moussey. Juin 40
Les derniers combats du Hantz et du Donon. Les derniers tirs de barrage des canons de 75 du 43ème Corps d'Armée. Les premières troupes allemandes qui s'installent
Notes:
Paul Maugenre, Monsieur Maugenre , fut directeur de l'école des garçons à Moussey, et notre instituteur. Un grand Monsieur, par son courage tranquille, son bon sens, et son sens de la liberté
Rappelé en 39 comme officier d'artillerie, il fut fait prisonnier lors de la reddition forcée du 43ème corps d'armée du Général Lescane, le 25 juin 40 au Donon
(Extrait du petit livre de Jean-Pierre Houel « Moussey 1940-1944 »)

... Vers la première semaine de Juin 1940, les communiqués annoncaient toujours les replis des troupes françaises et les pertes infligées à l'ennemi.

Aux environs du 10 Juin, nous n'avions vu que quelques soldats français mais les allemands approchaient de la Loire. Des tracts étaient jetés par les avions allemands. J'attrapais un de ces tracts au vol, en voici son contenu:

" Soldats français, vous êtes encerclés comme vos camarades dans les Flandres, Rendez-vous."

A partir du 15 Juin, des mouvements de troupes françaises se faisaient dans le sens Moussey Belval et vice versa. Ce n'étaient pas des groupes importants mais ces déplacements semblaient désordonnés. Ils s'amplifièrent jusqu'au 20 Juin 1940, là où la direction est Belval - Moussey (Carrefour de la crèche) et vers Prayé.

Les 20 et 21 Juin, ce n'était qu'un convoi ininterrompu de troupes à pied, à cheval et de véhicules automobiles de toutes sortes. Les hommes évidemment étaient exténués. Par la chaleur qu'il faisait, ils étaient vêtus de tenue de drap. C'était vraiment la débâcle.

Le 21 Juin à 15 Heures, deux autochenilles Citroën, tirant chacune un canon de 75 équipé encore de roues à bandages métalliques, s'arrêtèrent devant la maison des mes parents, située rue du Fossé n° 10 (à l'époque).

Les artilleurs décrochèrent les canons et commencèrent à les mettre en batterie sur un terre plein devant chez nous. Le lieutenant, commandant la batterie "donna un coup de goniomètre et s'aperçut que les obus ne passeraient pas au dessus de la côte de Celles.

Explication qui m'a été donnée par la suite :

Il s'agissait, par tir d'artillerie, de couper aux allemands, la route de la vallée de Celles afin qu'ils n'atteignent pas le Donon, où se trouvait massé le gros des troupes françaises. Nous avions laissé là notre lieutenant. Ma mère sortant de la maison, reconnait dans cet officier, Paul Maugenre, originaire comme elle, de la Bourgonce. Enfants, ils ont été ensemble à l'école communale. Mr. Maugenre a été par la suite, directeur d'école à Moussey où il a fini sa carrière.

L'endroit ne convenant pas pour le tir, les 75 furent placés 100 m plus loin, sur le chemin allant chez "Haouy", Micaux, aujourd'hui. Pendant ce temps, les troupes en repli, descendaient toujours la rue du Fossé. Il y avait également deux canons montés, par le chemin de la Chaume, au dessus de l'étang de la gendarmerie.

Vers 17 heures, les pièces firent feu. Nous étions réunis dans la maison familiale, mon grand-père, ma grand-mère, ma mère, ma tante et moi.

A la première salve, nous fûmes stupéfaits. Le fracas était épouvantable. La maison tremblait, les obus passaient par dessus le toit. Dans la soirée, accompagné d'un capitaine et de deux sous officiers, le lieutenant Maugenre vint demander à ma mère si elle pouvait leur confectionner un repas. Ce qui fut fait.

Ce fut bien arrosé, car c'était à n'en pas douter leur dernier déjeuner, sous un toit de soldats français libres.

Ces hommes tenaient le raisonnement suivant : s'ils arrivaient à contenir les allemands jusqu'à la signature de l'armistice, signature qui était imminente, nous ne serions pas considérés comme zone envahie.

J'étais trop jeune à l'époque, pour juger, mais je ne croyais pas que les allemands auraient respecté une mini zone libre Prayé - Le Donon.

En sortant de la maison, ces soldats se trouvèrent en face d'un voisin, Mr. Orlandi, qui était un italien, habitant Moussey de longue date, chef de chantier aux Ets Laederich et de sentiments tout à fait francophiles.

Le lieutenant Maugenre, sans doute énervé par les événements qui se déroulaient, et peut-être aussi par le bon repas, prit Mr. Orlandi à partie. Il lui dit que les italiens étaient les alliés des allemands et qu'il allait encore leur envoyer des obus sur la g......le aux " macaronis". Mr. Orlandi ne répliqua pas et ne tint jamais rigueur de cet incident au lieutenant Maugenre. Il savait, comme nous tous, que ces soldats voulaient se battre jusqu'au bout.

Ma mère avait donné du ravitaillement à ces gradés pour les servants des pièces. Il y avait également deux canons à l'entrée de Moussey, vers Senones. Ceux-ci interdisaient l'accés du village aux allemands afin de laisser libre la voie, rue du Fossé, carrefour de la crèche Prayé. Ces canons infligèrent des pertes aux allemands. En hommes peut être, mais ce dont j'étais sûr, c'est qu'un camion de munitions ennemi, engagé sur la vieille route de la Petite Raon à Moussey, fut touché par un obus de 75 et avait explosé, près de la butte du champ de tir de la Vigilante.

Les batteries tirèrent toute la nuit. Pour nous, ce fut une nuit sans sommeil. Le ciel était zébré par les trajectoires des obus. On retrouve encore aujourd'hui des traces d'éclats contre les maisons de la vallée de Celles, à Vexaincourt, contre les bâtiments communaux, mais la chute des obus devait se situer entre Celles et Allarmont.

Les autochenilles firent sans arrêt la navette pour approvisionner les canons en munitions. Je dois signaler qu'un hôpital avait été ouvert à la crèche, au bas de la rue. Les soeurs avaient demandé des bénévoles pour aider à soigner les blessés. Ma tante y était allée deux ou trois nuits. Ces hommes ne devaient pas provenir de combats de Moussey, mais d'autres endroits et laissés là, par leurs camarades en retraite. Ceux-ci furent évacués après l'arrivée des allemands.

Le 22 Juin au matin, il ne passait presque plus de soldats. Vers 9 heures, les canons se turent et à 9 H30, les deux autochenilles tirant leur 75 redescendaient la rue. Sur chaque garde boue avant du véhicule, un soldat était couché, le mousqueton prêt à faire feu. Ces hommes craignaient de se trouver en face des allemands dans cette courte portion de route, avant de prendre la direction de Prayé. Les derniers éléments du génie qui montèrent vers la forêt le 22 juin 1940 ont fait sauter la route aux Chavons, à la limite des parcelles 13 et 16 de Haie l'Abbé.

Pour passer, les allemands avaient abattu des sapins, découpés en tronces, et placés celles-ci dans l'entonnoir en les recouvrant de terre. Depuis cette date, le bois ayant pourri, la route s'affaisse régulièrement. Après le départ des artilleurs, ce fut le silence, mais il était pesant et nous attendions dans l'anxiété. L'ennemi ne devait plu être loin. Mon grand-père et ma grand-mère étaient assis sur le banc devant la maison et moi debout à côté d'eux. Nous étions là non pas pour faire une ovation à l'envahisseur, mais par curiosité, pour voir comment ils étaient, comment ils passeraient, ils, les allemands. C'était imprudent mais tout était terriblement calme.

Vers 11 H, un side-car apparut au bas de la rue à environ 300 m, il montait à allure réduite. Nous étions restés où nous étions. Ils arrivèrent à notre hauteur; s'arrêtèrent et demandèrent :" Soldate? Soldate?". De la tête, mon grand-père fit signe que non. Ils nous interrogèrent sur le présence éventuelle de soldats français dans les parages. Le conducteur de la moto avait sa mitraillette pendue au cou, le passager assis à l'arrière, portait son fusil en bandoulière et tenait une grenade à la main. Dans le side-car, le tireur était derrière son fusil mitrailleur. Ces allemands, c'était bien eux, étaient sales, poussiéreux et la sueur avait laissé des traces sur le visage.

Je ne veux pas médire de nos braves soldats français, mais ces allemands avaient vraiment l'allure de combattants. Ce side-car s'éloigna, un autre passa puis après, des hommes à pied.

Une demi-heure après l'arrivée des ces éléments d'avant garde, un groupe d'une trentaine de prisonniers, gardé par un seul allemand, descendit la rue. Les français avaient dû s'abriter dans la scierie Lecuve (aujourd'hui Fassen), se trouvant plus haut que notre habitation. Il n'y eût pas de combat.

Pendant les jours suivants, des colonnes interminables de prisonniers passèrent suivant la direction Belval-Moussey, la même que celle de l'armée en débâcle. Ces soldats auraient-ils tourné vers Prayé-Salm ou vers le Hantz-Belval? Je dois signaler que plusieurs mobilisés de Moussey avaient été faits prisonniers à Salm, donc très prés de leur domicile. Alors ce fût la véritable invasion. Les troupes allemandes arrivèrent en grand nombre. Moussey était rempli de feldgrau. Chez nous, dans une chambre, nous logions un feldwebel, dans le grenier à foin, une cinquantaine de soldats, dans les écuries et dans la remise, une quinzaine de chevaux. Ces occupants étaient d'une correction parfaite. Le sous-officier s'était réservé un petit coin de table pour faire ses papiers et il avait interdit aux hommes de troupe de venir dans la cour arrière de la maison.

•••